Marta Dzido

La Saison des fraises

Récits

traduits du polonais par Erik Veaux

A toutes les filles
qui trouveront peut-être ici
un peu d'elles-mêmes.

Table des matières

Entre un et dix.... p. 3

Que je te serre, que je te mange... p. 24

Luna.... p. 34

La saison des fraises ... p. 46

L'amant... p. 56

Les petites poupées... p. 76

Le cordon ombilical... p. 95

Le syndrome de la Ferrari rouge... p.105

La seule et unique... p. 122

Entre un et dix

Ce n'avait à l'époque été qu'un jeu d'enfants, alors qu'encore des gamines nous avions toutes passé au feutre rose, quoi d'autre, les arabesques, fleurs, petits cœurs et papillons de la couverture de nos cahiers, copiant dessus le mot *Présages*, le pressant contre nous à l'endroit où bientôt iraient nos poitrines fleurir, le serrant tendrement dans nos bras comme si le plus grand des trésors s'y était caché, et se criant l'une à l'autre :

- Un nom de garçon ! Entre un et dix !

La première devait choisir un chiffre, une deuxième ouvrait le cahier et lisait le nom marqué.

- Ca fera le nom de ton mari !

Nous avons assez vite su par cœur qu'au un, il y avait Marcin, au deux Pawel, et ainsi de suite pour tous nos camarades de la cour de récré à prénoms masculins ordinaires que portaient ceux nés à la fin des années soixante-dix et au début des quatre-vingt : Tomek, Piotrek, Michal, Wojtek. Nous savions qu'il fallait de loin éviter le sept, le plus terrible et bizarre des prénoms possibles du calendrier, et nous nous demandions si réellement pouvait bien exister un Dionis, et si l'une des copines tombait sur le sept, avant même de lire à haute voix ce qu'elle venait de tirer, nous échangions de furtifs oh ! là ! là !

Plus tard, quand le jeu a commencé à nous ennuyer, comment tourner en rond entre les mêmes Tomek et Marcin, nous avons eu l'idée de noter des prénoms de célébrités. Avec au un, Michael Jackson, on connaît, au deux, Patrick Swayze, celui du film *Dirty Dancing*, si tu ne vois pas, c'est celui qui danse avec elle et à la fin l'envoie tourner en l'air, le vieux richard de la série *Dynastie*, Blake Carrington, Limahl, qui chantait *Neverending story* dans le film où ils s'envolaient sur un chien blanc, Frank Kimono, ou

King Bruce Lee Maître de Karaté, encore qu'il y en a eu une pour dire qu'il s'appelait Kleks, et pour finir, *New Kids on the Blocks*. Qui étaient cinq ! Et alors ? Ca ferait drôle de se tirer cinq maris d'un coup. Ajoute aussi Terminator. Terminator ? Dégueulasse !

Puis toutes, et de toutes nos forces :

- Un nom de garçon ! Entre un et dix !

Il y en avait toujours une chez nous pour se fritter, nous fichre la fête en l'air, d'une voix désabusée pour dire : onze. On avait beau lui renvoyer, colère, qu'il n'y a pas de onze, tu choisis entre un et dix !

Elle campait sur son onze !

Si ça ne veut pas le faire, va pour vingt-sept, ou si vous préférez, je dirai quarante et un, cent soixante-quatre. Aucune envie de choisir dans vos dix.

Elle arborait des boucles à cerises, des colliers d'agrafes et de guimauves, se collant des trèfles dans les cheveux, et des fleurs de camomille, et elle se dessinait des tatouages aux jambes, et pour passer plus vieille, elle s'accrochait une épingle à l'oreille. Elle nous paraissait un peu bizarre, mais l'aimions bien, elle partageait ses orangeades en poudre qui se diluaient en boulettes, chatouilles et goûts sous la salive, doux amer dans nos frimousses.

Un jour que nous faisions le cochon pendu, tête en bas à la barre du sèche-linge, savoir qui va tenir le plus longtemps, une odeur d'œuf pourri et de pisse de chat nous est arrivée dans les narines, mais ce n'est pas ça qui dérange quand on a envie de voir le monde dans une nouvelle perspective. Le ciel par terre, le trottoir là où étaient des nuages, des branches d'arbres à la place de racines, et soudain trois copains qui viennent dans notre direction, marchant sur la tête. Tomek, Piotrek et Pawel, ou bien Marcin, Michal et Piotrek, peu importe quand on est suspendu par les jambes, difficile à reconnaître. Ils arrivent par ici, ils vont bientôt nous voir dans toute notre splendeur, jupes descendues sous le menton, petites culottes à l'air, ah ça non, vite fait, redégringoler. Hop, et nous revoilà debout. Comme si de rien n'était. Tout revenu à sa place. Ne se voit que ce qui peut se voir, le reste est caché.

Mais elle, elle reste suspendue. Les cheveux balayent le trottoir, les cuisses maigres et pâles enserrent la barre tandis que le ventre pointe sans pudeur le nombril, et pire que tout, la petite culotte blanche.

- Allez, saute, vite ! On voit tout ton cinéma !

Mais elle, rien. Et nous encore :

- Tu n'as pas entendu ? On te voit tout le cinéma !

Les garçons sont déjà tout à côté, prêts à nous harceler, nous avons honte, pas pour nous mais pour elle, pour son cinéma en plein air, et c'est là qu'elle revient à terre dans une pirouette, contente d'elle-même, fière, qu'elle nous regarde de ses yeux qui nous font taire, on attend la suite, et elle :

- J'ai gagné.

Elle éclate d'un rire sonore, de toutes ses forces, et part en sautillant derrière les poubelles.

Il y avait en elle quelque chose qui nous fascinait et nous repoussait en même temps, que nous ne savions pas nommer mais dont nous étions un peu jalouses. Qu'elle sache s'amuser selon ses propres règles. Qu'elle ne cède jamais. Prenne ce qu'elle voulait sans tenir compte de l'avis des autres, suivant sa voie à elle. Nous ne savions pas faire ça, peut-être manquions nous de courage, mais ça nous mettait vraiment en colère. Pas elle, mais le fait d'être telles que nous étions, trop sensibles à ce qu'il est convenable de faire, et que nous n'y arrivions pas, et à ce que diraient les autres. Et que nous ne pouvions pas être telles que nous l'aurions voulu, telles que nous pensons qu'il faudrait être.

Mais elle, non, elle faisait à sa façon.

Il arrivait donc que nous la tenions à distance, mais il arrivait aussi que nous ayons besoin d'elle. Par exemple, quand le sexe s'est fait jour dans notre vie. Quel âge pouvions-nous avoir ? Neuf, dix ans ? Pleines d'émotions, des rougeurs sur le visage, comment on fait ça ? Hi, hi, hi, on dit qu'il faut se mettre toute nue, hi, hi, hi, et se coller l'endroit qui fait pipi, beurk, dégoûtant, moi je ne veux pas avoir d'enfants, comment peut-on se toucher le pipi, ça doit être affreux, c'est pas possible que ça soit vrai, qui a pu te raconter ces bêtises, des enfants qui germent dans le ventre de maman à partir de petites graines, et toucher le pipi, surtout pas !

Nous sommes allé lui poser la question pendant une récré, est-ce qu'elle sait ? Comme on fait le sexe ? Est-ce qu'on lui a raconté ? A quoi ça ressemble ? Est-ce que c'est vrai que c'est dégoûtant ?

Mais la cloche a sonné avant qu'elle ait eu le temps de dire quoi que ce soit, nous avons filé nous asseoir sur nos bancs, et les maths ont commencé. On lui a jeté des coups d'œil, lui faisant comprendre qu'il fallait aller au bout de la discussion, mais elle ne faisait que regarder son cahier où elle dessinait, donc nous nous sommes remises aux tables de multiplication, aux divisions, aux fractions et autres choses détachées de la réalité, sans aucun rapport avec ce qui nous intéressait le plus, ce mot qui commence par un « s » et nous donnait des frissons.

Quelqu'un a à un moment lancé vers nous un avion en papier. Il a atterri en douceur près d'un encrier, nous nous sommes retournées, et elle nous a là grogné une sorte de sous-entendu. Nous avons essayé de déplier l'avion et de voir ce qu'elle avait écrit, ce qu'il y avait dedans, si nous allions trouver dans cet avion en papier la vérité sur le sexe, mais la prof de maths s'est mise à passer dans les rangs, à examiner nos cahiers, donc impossible d'ouvrir les ailes, déplier le bec, démonter le cockpit et scruter l'intérieur. Nos cœurs battaient fort quand nous sommes reparties à la récré suivante nous enfermer aux toilettes dans une cabine, un pied coincé contre la porte, que personne n'entre, et avons étalé le papier sur le couvercle des WC.

Le dessin représentait quelque chose qui faisait penser à une belle bouche framboise. Un peu de travers, plus épaisse vers la droite, plus étroite à gauche, légèrement entrouverte, plutôt rose clair dans le haut, sombre au centre, d'où sort-elle de pareils feutres de couleur ?

Autour de la bouche, là où une des lèvres était un peu bouffie, deux papillons en vol d'argent gris. Où avait-elle trouvé un rose aussi brillant ? Un magasin Pewex peut-être ?

Nous regardions ces lèvres pleines et juteuses, et inégales, et essayions de comprendre.

Il y avait encore sur le dessin un soleil souriant dont les longs rayons clairs essayaient d'atteindre les lèvres entrouvertes comme pour les frôler, peut-être même les bécoter, les embrasser.

Eh là, pourquoi ce soleil est-il de côté ? Il devrait briller d'en haut. On retourne la feuille, nous regardions à l'envers, pas comme il faut. De quel côté ? Ah voilà ! Comme ça.

Vous voyez maintenant ?

Nous avons reregardé de nouveau, mais la forme rose à la verticale ne faisait plus penser à une bouche.

Qu'est-ce que ça peut être ?

Un cocon peut-être, d'où les papillons se sont envolés ?

Peut-être une fleur qui n'a pas fini d'éclore, les pétales à peines sortis ?

Peut-être… ?

Soudain, ça nous est venu.

Oh non ! Pas ça !

Elle avait dessiné… Hi, hi, hi. Et hi, hi, hi. C'est…. Hihihi.

Et alors que nous étouffions nos rires, admiratives et excitées, et effrayées par ce que nous voyions, l'une de nous a dit :

- C'est qu'une perverse.

Elle a attrapé le dessin, s'est mise à déchirer la feuille en petits morceaux avant d'ouvrir le couvercle des WC pour y éparpiller les bouts de papier couleur framboise, et de tirer la chasse.

La bouche fut aspirée dans le trou.

La cloche a sonné.

Un incident similaire s'est produit quelques années plus tard, par une journée de printemps précoce où nos corps adolescents brûlaient d'un désir de caresses, tandis que nous nous chuchotions la question, alors ? et toi ? tu as eu tes règles ? et que nous sentions en avoir très envie, mais sans savoir définir l'envie de quoi. Un incident, en fait on ne sait pas si ça avait été vrai, ou s'il ne s'était agi que d'un racontar stupide. Les filles de la classe racontaient que l'autre était partie faire l'école buissonnière avec des garçons, qu'il y avait eu Marcin et Pawel, et peut-être Tomek et Wojtek, qu'elle avait bu de la piquette goût de fraise, celle qui a sur l'étiquette marqué LSD, Légère Saveur Drink, qu'elle s'était beaucoup amusée, avait

fait l'idiote, et quand la bouteille a été vide, qu'ils s'étaient assis les uns en face des autres, qu'ils avaient tiré au sort qui devait embrasser qui. Et elle les a embrassés, chacun à son tour, tous ceux qui avaient été dans le cahier nommé *Présages*, elle les a embrassés, de un à dix. Et après, de dix à un. Et ainsi de suite. Et pas semblant. Avec la langue. C'est la raison pourquoi elle avait hier porté un châle, ils lui avaient fait des suçons dans tout le cou. Elle leur avait permis de lui caresser les seins à travers la chemise, et paraît qu'elle n'avait pas mis de soutien-gorge, ce qui fait que sans rien, comme toute nue, vous comprenez ? Et quand ils en ont eu assez de ces baisers, ils se sont mis à jouer à qui se déshabille, et qu'elle… Et que… Et…

Difficile de le rappeler à celle qui avait fait ça, comme ça ne pouvait être que l'une d'entre nous, qui d'autre ? Nous ne savions pas vraiment pourquoi. Jalousie peut-être ? Peut-être avions-nous quelque chose à prouver ? La punir ? L'humilier ? Oui, qu'elle ait à s'en souvenir toujours.

Mais se souvenir de quoi ?

Nous l'avons attendue dans les vestiaires après les cours, vu descendre l'escalier quatre à quatre dans notre direction, souffler un ballon de chewing-gum, le faire gonfler et éclater, les restes autour de la bouche, tandis qu'elle se mettait à rire, disant – eh, les filles ! C'est l'instant où nous avons commencé à tout regretter, mais il était trop tard pour reculer, pour annuler ce qu'il venait de se passer et ce qui allait bientôt se passer. Elle a décroché son manteau du porte-manteau, et c'est là qu'elle a vu.

Au mur, à l'endroit du crochet avec son numéro, juste au-dessus du sac de chaussures, inscrit au marqueur noir indélébile, son nom, suivi du signe égale, et le mot terrible par lequel nous voulions l'humilier : Pute.

Elle s'est arrêté de sourire. Nerveusement mordu la lèvre inférieure. On a vu un instant des larmes dans ses yeux, on a cru qu'elle allait ramasser ses affaires et filer, mais non, une illusion, parce qu'elle s'est fourré tout en nous regardant deux doigts dans la bouche pour en tirer le chewing-gum rose, humide de salive et sentant la fraise. Elle donnait l'impression de n'être en rien touchée, comme si le mot en « P » n'avait eu aucun sens pour elle, qu'elle s'en tapait et que tout allait pour le mieux. Elle a tiré, tiré le chewing-gum dont elle a fait une boule, et paf !

Collé sur le Pute.

Cette assurance nous a inquiétées, incertaines de ce qui allait suivre, nous avons craint qu'elle veuille se battre. Hypnotisées, prêtes à répondre à une attaque, nous avons attendu un geste, mais elle s'est contentée d'enfiler son manteau, arrimant son sac à dos à un bras, et elle a disparu.

Ce fut le moment où nos chemins ont divergé.

Elle est partie dans l'inconnu par un chemin tortueux plein de dangers, allant se perdre tandis que dans son dos se diraient des horreurs, qu'on la montrerait du doigt, qu'avec une telle réputation plus aucun garçon ne la regarderait sérieusement, qui irait respecter une fille qui ne se respecte pas elle-même ?

Nous en sommes restés à l'endroit où personne n'aurait plus de raison de nous envoyer le mot en « P » à la figure, et nous avons attendu le jour où le destin choisirait entre dix pour chacune le nom auquel elle aurait à s'en tenir jusqu'à la fin des fins.

A partir de sa quinzième année, il ne lui a plus suffi que moins de trois minutes pour se donner à elle-même du plaisir. Une pensée seulement, même involontaire, un souvenir, une association d'idées, un parfum. Elle sentait son corps se tendre, gonfler, elle se laissait aller, laissait ça grandir en elle, sur quoi suffisaient quelques mouvements des doigts, parfois même pas, ça venait sans qu'elle ait besoin de déboutonner son pantalon, de descendre sa culotte, elle serrait les cuisses, trouvait un rythme, oui, encore et voilà.

Elle a assez vite compris que ce n'était pas pareil si elle le faisait seule ou avec des garçons. Parce que là, il ne s'agissait plus de décharger les tensions au plus vite, là le plaisir était de retarder le temps, toutes ces caresses qui prolongeaient l'instant où l'excitation devenait insupportable de douceur.

Elle aimait leurs mains sur elle. Collantes, nerveuses, avides.

Ils étaient maladroits, mais qu'importe, elle n'avait pas non plus d'expérience, mais personne à qui poser des questions, tout ça se passait avant l'ère du porno qu'on peut maintenant ouvrir d'un clic gratuit sur *youtube*, et ils devaient donc avancer à tâtons, à l'aveuglette, essayer, se tromper, expérimenter.

Année quatre-vingt-seize, peut-être dix-sept, l'été, l'herbe humide, un vacarme qui vient d'une grande scène, un spectacle qui fut sans fin puisqu'au dernier jour du festival il embraya sur un suivant. Genre *Reggae sur le fleuve*, ou *musique en plain air*, des sortes de *rainbow gatherings*, percussions, feux de joie, odeurs de pins, nuits sous la tente, à la belle étoile. Beaucoup de ciel au-dessus de la tête, et un garçon qui connaissait les noms des constellations. Qui lui raconta la légende d'Orion, l'histoire du chasseur impénitent amoureux des Pléiades qui bande son arc et envoie une flèche dans le cosmos. Trois étoiles de semblables dimensions, côte à côte, et cinq autres plus petites à droite qui, si on les relie d'un trait, ont l'air de former un arc.

Cherche-le en hiver dans le ciel, tu le reconnaîtras forcément.

La métaphore lui plut. Elle se dit – je prends, je commence une collection, à partir de maintenant je suis fille des étoiles, je vole dans le ciel, mon arc à la main, et quand je te toucherai au cœur, je lècherai ce que tu as de plus goûtu, je me gaverai de toi à en mourir, après quoi j'irai chasser plus loin.

Elle ne put décider s'il était son premier puisqu'il ne fit que la bécoter toute entière et de partout, mais est-ce qu'avec la langue c'est du sexe ou pas encore, juste des caresses innocentes, ou plus sérieux, elle n'en savait rien. Quelle importance tant que c'est agréable. Balivernes que ces histoires de première fois. Amusons-nous. Continue.

Ils s'amusèrent de la sorte encore trois ou quatre jours. Elle permettait à sa langue délicate de lui passer sur les oreilles, de descendre, aller dans le cou, lui agacer le bout des seins, titiller le ventre, et pour dessert de se glisser dans sa chatte chaude et vibrante. Elle fermait alors les yeux, l'attrapait par les cheveux et le serrait toujours de plus près. Continue.

Sur le sac de couchage défait, sous la tente étouffante, dans l'herbe humide de rosée, dans les champs de blé, une fois la nuit sur le pont en bois, et encore sur le sac de couchage défait, sous la tente, dans l'herbe. Continue.

Quand ils durent se quitter et qu'il partit dans une autre direction retrouver sa ville à l'autre bout de la Pologne, il lui demanda si elle pouvait lui donner son numéro de téléphone, à quoi elle répondit : je ne veux pas

que tu m'appelles. Si le destin a encore écrit quelque chose pour nous dans les étoiles, on se reverra.

Elle l'a encore longuement embrassé sur la bouche, histoire de faire des provisions, tout en bandant la corde de son arc, visant déjà dans une nouvelle direction, se préparant déjà à une nouvelle chasse.

Les vacances arrivèrent à leur fin.

Elle le revit de loin quelques mois plus tard, dans un chaos de fêtes de fin d'année où pas moyen d'échapper au *last christmas* général, quand les éclairages de couleur scintillent au rythme des chants de Noël, et où tout sent le chou et la cannelle. Tout à fait par hasard, elle était en train de décorer un sapin, regardant par ennui par sa fenêtre. Il se tenait là. Si on relie les étoiles d'un trait, celles-ci forment en arc. L'arc brilla là fortement, pour elle seule. Lui se tenait droit, prêt à tirer. Orion à la langue si douce qui savait donner du plaisir. Elle se rappela le goût salé de sa peau en sueur, les bruits de la musique, son doigt errant au ciel étoilé, le même doigt plus tard dans sa bouche, leur escalade en haut de l'arbre touffu, leur saut vers la surface bleue du lac.

Plouf.

Elle roule maintenant dans l'autobus cinq cent vingt et un, traverse la grisaille de-ci de-là rompue par des amas de neige noircie de boue. A l'autre bout de la ville habite le garçon, un peu plus âgé qu'elle, en terminale au lycée, mais timide, taciturne, fragile en un sens. C'est ce qui l'attire. Qu'on puisse garder le silence avec lui, ne pas être contrainte au bavardage, qu'il n'attende rien d'elle, leur relation non dite, indéfinie, inaboutie, pouvant à chaque instant cesser d'être sans s'en faire motif de reproche. Il donne l'impression d'être totalement indifférent, ce qui agit fortement sur elle. Plus il reste en retrait, plus elle le désire.

Ils sont à table dans la cuisine, chacun devant sa tasse de thé, elle prend avec deux doigts un morceau de sucre qu'elle se cale sur la langue et se met à sucer. De minuscules cristaux blancs se dispersent sous l'effet de la salive. La douceur lui coule sur les lèvres. La bouche s'humidifie. Elle lèche sa main gluante.

Un instant plus tard, ils sont dans sa chambre. Sur le plancher. Elle sous lui. Elle le sent durcir sous la couche de vêtements. Il s'est plaqué sur elle. Il l'enfonce de tout son poids contre le tapis. Elle a essayé de traverser ces

matières, de se délivrer, d'écarter, de repousser, mais il est si fort, si décidé, qu'elle cède à cette poussée dans les étoffes. Elle lui a noué les jambes autour des hanches, et le sentant bien malgré le pantalon, malgré les tissus imbibés de ses propres liquides, elle commence à bouger en rythme. Elle respire de plus en plus vite, lui souffle dans cette oreille où il a une boucle d'argent qu'elle saisit avec les dents, et très bientôt, et soudain, son corps est parcouru par le frisson familier qui la fait s'immobiliser, lui permet de se laisser envahir de l'intérieur, relâche la tension douce qui passe en jappement de satisfaction.

Ils fumèrent ensuite une cigarette à deux en regardant le plafond et la fumée qui s'étirait au-dessus d'eux comme un boa constrictor, un python tigre, ou un mamba noir. Au magnétophone Kurt Cobain chantait *come as you are, as you were*, le garçon jouait avec les boucles de ses cheveux tandis qu'elle se demandait si lui aussi en ce moment ressentait des tremblements *as a friend, as a friend*.

Elle n'avait pas idée de mots employer pour le lui demander, elle se contentait donc de le regarder tirer en silence sur la cigarette *as an old enemy*, relâcher la fumée tandis que sous l'accompagnement musical il se collait contre la tempe le canon d'un revolver et appuyait sur la gâchette en criant dans le micro *I swear I don't have a gun*.

- Les vieux vont bientôt rentrer, dit le garçon.

Elle se revissa la capuche sur la tête, remonta la fermeture éclair, et salut !

Elle eut à courir jusqu'à l'arrêt, mais le chauffeur l'attendit, laissant ouverte la porte arrière pour elle. Elle sauta, attrapa la barre puis se laissa aller, souriant au souvenir de la douceur du sucre et de la fumée en boa constrictor.

Elle savait qu'elle ne reviendrait jamais ici.

Après quoi elle tomba amoureuse. A la folie et sans espoir. D'un merveilleux fripon, voyou sensible qui savait l'embobiner et la faisait marcher au doigt et à l'œil. Elle se languissait. Attendait. Désirait. Elle se rendait aux endroits qu'il indiquait, à l'heure qui lui convenait à lui, elle courait tremblante à ces rendez-vous, rouge comme une tomate, le cœur battant furieusement, les yeux étincelant comme deux diamants.

Il lui disait, eh, ma belle ! et lui passait une main dans les cheveux, l'attirait à lui et la prenait d'un tel élan que le sol disparaissait sous ses pieds. Elle l'enserrait de tout son corps et lui permettait sans résistance de la porter n'importe où. Dans des buissons, sous un porche, dans une ruelle, une impasse. Il la friponnait jusqu'à la faire fondre, puis l'abandonnait défaite, en désordre, toute moite.

Ou bien il lui demandait, vite fait. C'était une folie, mais elle acceptait tout, il entrait donc en elle sans précaution, juste pour l'instant d'après en ressortir, lui asperger le ventre et retomber inconscient, apaisé, alors qu'elle, elle aurait encore voulu, brûlante, ouverte, ne sachant comment refroidir.

Elle s'est avec lui faite incertaine. Elle oubliait ce qu'elle voulait dire. Elle ne savait comment se comporter, quoi faire, ce qui pour elle était nouveau.

Dans les brefs moments où ils étaient ensemble il la regardait comme s'il allait la manger, goulument, il la caressait sauvagement comme personne avant lui.

Il disparaissait, refaisait surface. Repartait pour seulement resurgir soudain. Elle se sentait comme en transes, étourdie sous un flux d'hormones, d'endorphine, dopamine. Et c'est parfois seulement lorsque assoiffée elle commençait à se languir atrocement et à trembler de désir insatisfait, prête à toute humiliation, tout geste dégradant, pourvu de le sentir à nouveau, qu'elle se disait avec ses derniers restes de conscience :

- Tu as complètement perdu la boule. Suffit.

Mais il s'agit là d'un état irrassasiable. Une fois goûté, tu ne cesseras jamais de désirer. Toujours plus. Encore et encore. Tu finis anéantie, dépouillée de toute dignité, viens, à moi viens, je t'en supplie, je vais mourir.

L'amour, bête rusée à tenir à distance.

Passé ce tendre voyou, elle finit par se ramasser en elle-même. Commença à se réveiller la nuit sous la peur incompréhensible de ce que son adolescence allait prendre fin. Son visage se gonflait de larmes. Elle se coupa les cheveux. Cessa de manger. Testa fiévreusement différents garçons, le plus souvent à l'occasion de fêtes, ivre, agressive, cherchant en eux un substitut à l'autre, et, quand elle ne trouvait pas, leur faisant

comprendre qu'ils n'étaient pas faits pour elle. Impitoyable avec les autres, cruelle envers elle-même, car blessée.

La blessure après un temps se cicatrisa, se couvrit d'une croute qui finit par se détacher, ne laissant qu'une légère cicatrice rose-clair. Elle se mit à revivre, prête à nouveau.

Elle tomba sur lui par hasard, une nuit lors d'une *party* à laquelle il fallait se rendre en traversant jusqu'à l'autre bout de la ville, une rue aux lanternes basses (plus hautes, elles auraient gêné les avions) près d'une piste d'atterrissage, dans le bâtiment d'un ancien cinéma transformé en club rave des entrailles de qui tous les vendredis vrombissaient des sonorités qui partaient à d'innombrables bits seconde.

Le type n'était pas son genre. Elle préférait les plus minces, et puis celui-là était trop grand, un visage rond mal rasé, de grands yeux noirs, une impression seulement, peut-être rien que des pupilles trop écarquillées. Lorsque de son avant-bras nu il se mit à la frotter contre la presse des corps perdus dans la danse, sous les lumières stroboscopiques, elle sentit tous les poils de son corps se dresser. Moite de transpiration, collante, elle s'arrima à lui pour vérifier si un courant passait véritablement entre eux.

Le gars se mit à sourire. Des dents brillant d'un éclat blanc sous l'effet des lasers. Il s'effaça un temps dans une bouffée de fumée, puis, porté par le grondement des basses, il revint contre son dos. La musique musculeuse, si dense qu'on pouvait se la transfuser dans le sang comme par magie, battait dans ses veines, accompagnant de sons primitifs et sauvages les battements de son cœur. Son souffle accéléré, saccadé, se mêlait à ceux des autres danseurs. Oui. Elle inspira ses odeurs. S'envoya les bras vers le haut. Le gars s'ajusta carrément contre elle. Elle ne protesta pas.

Il lui plaisait de ne pas le connaître, qu'il lui soit totalement étranger, qu'elle ne sache rien de lui si ce n'est qu'il portait une chemise étroite, couleur orange, une lanière au poignet gauche, un grand corps sportif et puissant, et le fait qu'il n'ait pas échangé une parole était ce qui l'avait le plus dangereusement captivée.

Elle se liquéfia au moment où il lui passa les mains dans le dos, allant vers le bas, toujours plus bas, ce qui l'amena à se dresser sur la pointe des

pieds, qu'il puisse atteindre les fesses. Qu'il enserra d'abord sous la robe, avant de tirer l'étoffe et de glisser sous la culotte.

Il rapprocha ses lèvres des siennes mais ne l'embrassa pas. Il la lécha du bout de la langue sans cesser de la regarder dans les yeux, il l'ouvrit de deux doigts, se mit à masser l'endroit dur et huileux. Elle gonfla comme jamais, elle écarta les cuisses, qu'il puisse pénétrer plus avant, puis serra et l'aspergea de son liquide.

Elle et l'étranger, ici et maintenant, dans une foule débridée, entre des corps transpirants sous des lumières clignotantes dont les hachures accolées font croire qu'elles ne coulent pas en continu, sautillent avec le comique d'un film ancien.

Il a ses doigts en elle, dans un rythme tantôt lent, tantôt rapide, elle ne connaît même pas son nom, elle le regarde droit dans les yeux, elle respire son souffle. Du bout de la langue, elle goûte ses lèvres, elles sont salées. Il la serre contre lui, remuant les hanches vers l'avant, vers l'arrière, se met à vibrer. Vu de côté, cela ressemble à une danse de chaman, un ancien rituel repris dans une scénographie contemporaine de fête techno à la brèche des siècles, et elle sait que ce n'est pas son corps qui danse, mais que *quelque chose* lui danse le corps, chose sur quoi elle n'a pas de contrôle, la fait trembler, la secoue de spasmes.

Elle se sentit plusieurs secondes enlever du sol, comme si autour n'eussent été que des sensations de bonheur qui se répandaient de son ventre palpitant. Elle revint sur terre, amollie détendue. Rajusta sa robe. Il se redessina dans le brouillard de fumées et de lumières, il avait relevé sa main et se léchait les doigts.

Elle ne le revit jamais.

Elle eut plus tard pendant un certain temps deux bonshommes dont elle fut heureuse. Pour elle, une solution idéale. Une plénitude. L'un avait ce qui manquait à l'autre, qui de son côté savait faire ce qu'ignorait le premier. Le second connaissait l'existence du premier qui ne le dérangeait pas, à moins qu'il n'ait fait en sorte de ne pas montrer que cela le dérangeait. Mais elle ne dit rien au premier, estimant que cela pourrait blesser sa fierté de mâle, encore qu'elle ait compris qu'il devait savoir mais ne voulait pas en parler. Elle les adorait tous les deux, chacun à sa manière. Ils étaient apparus au même moment dans sa vie, elle n'avait pas voulu choisir, avoir à renoncer, à

porter un jugement, et qui d'ailleurs a dit qu'on ne pourrait pas avoir deux bonshommes en même temps ? Et qui déclare que c'est le premier qui doit compter et que l'autre est moins bien, puisque chacun est en fait à son tour le premier ? Le deuxième avait été le premier à lui avouer ses sentiments, je suis dingue de toi, mais c'est le premier qui l'avait quelques jours auparavant embrassé, longuement et sans un mot. Alors, c'est quoi ? Qui est qui ?

Elle aimait faire l'école buissonnière avec le deuxième, dès le matin, arrivant à huit ou neuf heures, les jours où il n'avait cours que l'après-midi. Elle activait la sonnette de la chambre qu'il partageait avec trois colocs, il lui ouvrait, encore tout chaud de soleil, à demi-conscient, mais prêt. Elle s'asseyait à la table de la cuisine, chargée de vaisselle sale, de bouteilles où restaient des fonds de vin, des sachets de soupes chinoises, de macaronis et de biscottes. Elle le regardait préparer le café, noir sans sucre. Le logement s'emplissait d'un arôme lourd tandis qu'il lui demandait : au fait, tu ne devrais pas être en cours à cette heure?

Il avait une chambre avec vue sur un arbre, un matelas sur le plancher et une reproduction de Hopper au mur. Souvent, juste après l'amour, il lui caressait les cheveux et demandait : alors, heureuse ? Elle regardait les personnages du tableau, assis au bar, la rousse en robe rouge au centre du cadre, le type au chapeau à son côté mais comme étranger, perdu dans ses pensées. Leurs mains se touchent presque imperceptiblement mais ils font semblant de n'être en rien liés, chacun est sorti seul pour aller boire un verre, et ils se sont assis côte à côte presque par hasard, alors qu'il y a beaucoup de place et qu'ils auraient pu choisir ailleurs, mais non. Ils choisi un endroit où les bouts de leurs doigts pourraient se toucher. Le barman les observe, mais qu'est-ce que cela peut lui faire, à deux heures du matin dans un local vide qui ne dort sans doute jamais. Il voudrait bien fermer pour aujourd'hui, aller enfin se coucher, mais impossible tant qu'ils sont là, elle et lui. Elle et lui… Et encore l'autre, de l'autre côté du bar, un homme dont on ne voit pas le visage, il est assis de dos, lui aussi en chapeau, mais pourquoi l'autre est-il justement le premier ? Curieux de savoir s'il regarde la femme. Si elle sent sa présence ? S'ils se connaissent déjà, ou si tout est encore devant eux ?

Qu'en est-il ?

Qui est qui ?

Donc, quand il lui a demandé : alors, heureuse ? et qu'elle a répondu, oui, très, il ne lui vint pas à l'esprit le sexe de l'instant d'avant, mais l'ensemble de la situation depuis un mois et demi, le triangle, elle et lui, et lui. Une femme en robe rouge sous l'emprise de deux rapaces de nuit, le premier aux griffes acérées, le second menaçant du regard.

Elle se demandait si existait un moyen de les fondre en un, ou de les rendre amis et de vivre avec les deux, si… Heureuse ?

Le premier était plus carnassier. Elle le voyait lorsque l'autre n'avait pas de temps, ou lorsqu'elle voulait du divertissement. Il l'emmenait en promenade nocturne par la ville, sous des porches, sous des toits, dans des cours où à côté de poubelles ils trouvaient bien un canapé défoncé ou des fauteuils aux pieds cassés. Il leur arrivait de s'asseoir sur un muret près d'une chapelle au centre de laquelle une Marie décorée de guirlandes de fleurs artificielles semblait se préparer pour un carnaval, comme si elle allait se débarrasser de la couverture informe qui lui couvrait le corps, et se montrer au monde en petite tenue de brocart en criant : Samba !

Le bouchon de champagne sautait, la mousse coulait sur le col de la bouteille : bois, tu n'en seras que plus facile – il la charriait de remarques stupides, tandis qu'elle prenait une gorgée, répondant : bois, tu n'en seras que plus beau. Il lui plaisait de le voir apporter du champagne russe comme pour une grande fête en plein milieu de la semaine. Leur samedi tombait le mercredi, ils avaient carnaval le jeudi, et Noël en avril. Il avait en lui quelque chose d'animal, d'un peu pareil à un loup, parfois par jeu, mais aussi avec le plus grand sérieux, elle n'était jamais sûre, il lui arrivait de se mettre à glapir de manière inquiétante, ou de mugir, lorsqu'il avait très envie et qu'elle lui demandait d'attendre encore un peu. Il lui arrivait de piauler pour provoquer sa tendresse, mais rarement, pour des occasions exceptionnelles. Il l'empoignait vigoureusement, lui fourrait son nez dans le cou, la reniflait comme un chien sa chienne. Etourdi par les phéromones il lui remontait la jupe sous le menton, lui tenait en l'air les poignets et lui léchait les aisselles.

Ils ne parlaient pratiquement pas. Par bribes de mots lorsqu'ils reprenaient leur souffle entre deux baisers et devaient se détacher un instant. Des chuchotements sans signification, incompréhensibles, sans importance. Il y avait entre eux une chose si forte qui agissait comme un aimant, d'impossible à brider, à freiner. Un jour qu'ils se caressaient à un

arrêt de tramway, elle sur ses genoux, il lui fourra une main entre les cuisses, l'autre sous son chandail, elle resta les yeux fermés, le monde cessa d'exister. Jusqu'à ce que soudain une voix de femme mûre, sèche, accusatrice, n'admettant pas la contradiction, didactique et pleine de reproche, dise :

- Une si jolie fille, et ça… dans un lieu public… avec un garçon…

Elle n'ouvrit même pas les yeux pour voir qui l'apostrophait de la sorte. Elle fit semblant de ne pas entendre. Elle était bonne pour ça, elle s'était entraînée à la perfection à ne pas réagir aux remarques, à les laisser passer, à ne pas s'embarquer dans une discussion. Comme l'autre fois, ce jour de printemps dans le vestiaire de l'école où, au lieu de s'expliquer avec ses camarades, de s'excuser ou de pleurer, elle avait tiré son chewing-gum à la fraise pour le coller sur le mot en « P » avant de continuer son chemin.

Mais elle entendait ce qui se disait. Quand elle marchait dans les couloirs de l'école, elle entendait les chuchotis de certaines gamines, qu'elle n'était qu'une traînée, une roulure, une pétasse qui le faisait avec n'importe qui, et pour rien, pire qu'une pute, parce qu'une pute au moins prend de l'argent. Chien ne prend tant que la chienne ne donne, et puisque c'est une chienne, les garçons détachés de leurs chaînes profitent de l'occasion si on ne les retient pas. Epouvantées par une telle vision, elles racontaient à son sujet des histoires incroyables, mais elle s'efforçait de ne pas s'en soucier. Certainement pas une raison de changer et de renoncer à elle-même.

Non, elle ne cherchait pas désespérément le sentiment vrai. Elle ne souffrait pas de trauma de l'enfance, d'un vide qu'elle aurait absolument voulu combler. Elle n'avait pas besoin de confirmer sa propre valeur. Elle aimait tout simplement son corps, ne craignait pas de faire des expériences, ne considérait pas qu'il y aurait là quelque chose de mal, de sale, elle n'éprouvait pas une nécessité de justifier ses désirs devant qui que ce soit. Elle aimait les garçons, elle aimait les hommes, il l'intéressait de voir l'effet qu'elle produisait sur eux, elle ne jouait jamais avec eux à des jeux tels que je veux bien mais je ne permets pas, je veux mais j'ai peur, je veux mais je ne peux pas, je veux mais il faut attendre, parce que ça, on peut, mais ça, on peut pas, et comme ça, ça sera mieux, on fait ça, et ça on fait pas, et c'est comme ça qu'il faut faire.

Et quand elle entendait dire dans son dos qu'elle n'était qu'une dévergondée, elle souriait intérieurement en se disant, vous avez bien raison, je me laisse aller, j'adore me laisser aller, contrairement à vous qui vous cramponnez à ce qu'on vous a imposé et que vous avez accepté sans réfléchir, et par peur de ce que les autres diraient de vous, et vous ne vous laisserez jamais aller.

Donc quand il lui a demandé – vous ne feriez pas un voyage avec moi ? elle n'hésita pas une seconde. Il lui avait plu qu'il lui dise « vous ». Personne ne s'était ainsi adressé à elle. En plus, on était déjà fin juin, les vacances allaient commencer. Elle dit donc à ses deux gars – je m'en vais pour un mois, sur quoi elle monta en voiture avec l'homme qui avait des cheveux verts, vingt-cinq ans, de l'argent en devises gagnées à l'étranger en préparant des cocktails et qu'il voulait maintenant dépenser en plaisante compagnie.

Le vent s'engouffre par la vitre baissée. La route droite était déserte. L'horizon s'enfuyait. Il appuya sur la pédale des gaz, et ils se retrouvèrent bientôt à dorer entre des dunes sauvages de sable chaud sous le soleil de juillet. Ils louèrent une chambre avec vue sur la mer. Les cris des mouettes les réveillaient à l'aube. Il commençait dans son demi-sommeil à se redresser sous ses caresses. Elle le taquinait d'abord du bout de la langue, juste pour avoir le plaisir de le voir durcir, gonfler rien que pour elle. Il y avait des jours où il avait goût de tiramisu, d'autres où il la faisait penser aux orangeades en poudre qui se diluaient sous l'effet de la salive. Quelques tendres caresses et une saveur à la fois acide et douce.

Lui plaisait sa façon de se nouer les cheveux en une queue de cheval qu'il attrapait pour l'attirer à lui.

Il lui demandait – De quoi auriez-vous envie ce jour ? – De vous, répondait-elle. Et ensuite, d'une bonne glace.

Ils se rendirent en promenade, se tenant pas la main, mangeant des cheveux d'ange, des gaufres saupoudrées de suppléments colorés, jouant à des machines à sous, ils réussirent même une fois à gagner, elle se mit à sauter de joie en voyant la machine cracher vers eux des pièces sonnantes et trébuchantes.

Il s'essaya sur un stand de tir à viser la panthère rose avant de renoncer après quelques tentatives, sur quoi elle prit la carabine et, pif-paf, du

premier coup, en plein dans le mille. Ils revinrent dans la chambre en portant une énorme mascotte qui leur fit les gros yeux tandis qu'ils se défaisaient précipitamment de leurs vêtements, et qu'ils tournèrent donc vers le mur, qu'elle s'abstienne de les mater, et là, plein gaz.

Ce qu'elle enregistra le plus profondément dans sa mémoire était qu'il en avait une superbe, parfaitement sculptée, une forme élégante comme elle n'en avait jamais rencontré, ni avant ni après, et elle se demanda s'il y aurait moyen d'en faire un moulage à garder en souvenir, à conserver dans une belle boite, mais elle finit par comprendre qu'il lui faudrait se contenter d'un souvenir.

Elle cajolait en fait dans sa tête une collection de trophées, de un à dix, de dix à vingt, et ainsi de suite. Il y avait dans le lot celui qui lui avait fait un théâtre d'ombres chinoises de cygnes et de chameaux, et celui qui l'avait peinturlurée de fleurs et de coquillages, et un autre qui lui avait embrassé le nombril, disant : joli gri-gri que ta mère t'a laissé là.

Le suivant portait des chemises bariolées d'étranges oiseaux exotiques, de flamands et de pieuvres, et un gros anneau scintillant à l'annulaire. Peut-être était-ce ce qui l'amenait à la prendre gloutonnement et à corps perdu, pressé d'en finir comme si elle avait bientôt dû lui échapper, mais ça ne dura pas trop longtemps, à peine quelques fois, en fait il la comprimait avec ce métal froid qu'elle sentait sur sa peau quand il la caressait dans le dos, dans le cou, sur les cuisses. Elle pensait à l'autre fille à qui il avait promis amour et fidélité jusqu'à ce que la mort les sépare, et elle se demandait comment on pouvait faire de telles déclarations à quelqu'un qu'on aime, comment peut-on croire aveuglément que tout est pour toujours, et par serment ruiner ce qui est bon entre personnes qui veulent mais ne sont pas obligées, ayant le choix de partir mais préfèrent rester. Elle savait que ce genre de déclaration définitive n'était pas pour elle, pas plus que les serments sacrés qui se violent à la première excitation. Et donc, quand lui venaient des remords, et qu'elle se demandait si elle devait changer de vie, elle se répondait : si tu veux changer, change.

Et fuyait en avant.

De un à dix, de dix à vingt, de vingt à.

Certains parfois se fondaient en un, se mélangeaient, disparaissaient dans l'oubli pour un temps plus tard revenir de manière inattendue, elle ne

laissait pas flétrir les exceptionnels, les plus aimables, ceux à qui elle avait donné son cœur à dévorer. Première première fois, deuxième première fois, troisième première, quatrième, *neverending story*, source qui continuait à jaillir indépendamment des jouissances éprouvées par son corps, des délices, des expériences. Parfois allongée la nuit, pas encore réveillée, dans un doux état d'entre-deux elle se rejouait dans sa tête les scènes, seconde après seconde, grâce à quoi, au lieu de pâlir au fil du temps, les souvenirs prenaient de nouvelles couleurs. Rapaces nocturnes, constellation d'Orion, *come as you are*, de quoi avez-vous aujourd'hui envie ?

De folâtrer. Papillonner. Venir en chaleur.

Forniquer. Parachever. Caracoler. M'ébattre.

M'amuser. Donner du plaisir. Jouir.

Elle les comblait tous de sentiments, fugaces, passagers, parfois intenses, profonds, parfois son cœur souffrait, lui venaient des regrets, mais qui a dit que l'amour se devait d'être avec une seule personne pour toujours.

Elle s'endormait apaisée par des souvenirs de caresses, mais toujours insatisfaite, avide de nouvelles aventures, curieuse de tout.

Sa vie ne faisait que commencer, la vie encore devant elle, n'ayant que de peu dépassé la vingtaine, elle suivait son chemin, sûre d'elle-même, désenchaînée, libre.

Alors ?

De quoi avez-vous aujourd'hui envie ?

De tout.

A pleines brassées et maintenant.

xxx

Lorsque quinze ans plus tard elle se demanda si elle pouvait en faire une exposition, en choisir une dizaine, voire une douzaine pour une meilleure composition de l'ensemble, la quantité n'avait vraiment plus tant

d'importance. En faire quelque chose de symbolique, avec l'idée de dire avec ce travail : comprenez enfin qu'une fille aussi a le droit d'avoir du plaisir, de s'amuser, de bander son arc et tirer en plein cœur. Le droit d'aimer le sexe sans obligation, de vouloir vivre entièrement et de s'en réjouir. Rien de mal à cela. Le mal ne vient seulement que si vous vous mettez à la salir dans son dos. A dire qu'elle est comme ci, et comme ça, et pas comme ça.

Elle cousu des têtes d'hommes en tissu polaire, avec des bouts de corail et de la laine qu'elle fixa sur des planches comme des trophées de chasse qu'elle accrocha à un mur de galerie. Chacun eut sa plaque en-dessous avec date et nom de lieu. Paris 1998, Cracovie 2001, Varsovie 2003, Prague…

Il y eut foule au vernissage, certains essayant de deviner qui était qui, d'autres passant d'une sculpture à l'autre, verre de vin à la main, pointant des lèvres, hochant la tête en murmurant : eh, eh… belle collection.

Elle observait les réactions de côté, avec curiosité. Un moment, une élégante d'un certain âge, une rousse flamboyante, collier de perles au cou, s'approcha d'elle pour la féliciter de son courage, qu'une femme enfin ait eu le courage d'appeler par leur nom des choses que d'habitude on cache. Signe de ce que le monde changeait.

Nous nous tenions à l'autre bout de la salle à la regarder rayonner, notre drôle de copine devenue une artiste connue, celle qui s'était toujours choisi le onzième d'entre dix, jouait au cochon pendu accrochée à une barre sans se soucier de ce qu'on lui voyait son cinéma, qui nous avait fait le dessin d'un sexe en forme de bouche, dessin que nous avions sans réfléchir déchiré dans les toilettes. Celle que par méchanceté, ou peut-être jalousie, nous avions au marqueur dans le vestiaire qualifiée de…

Elle ne nous remarqua pas. Trop de choses se passaient autour d'elle, toujours quelqu'un pour s'approcher, faire des commentaires, offrir des fleurs, faire des photos. Hypnotisées, nous la considérions avec un mélange d'admiration (il y avait en elle un magnétisme) et d'incompréhension, incapables que nous étions de comprendre comment on pouvait réaliser et accrocher les têtes de ses amants à un mur. Aucune d'entre nous n'aurait osé pareille action alors que nous avions eu dans le temps des aventures amoureuses, vécu des romances avant de devenir des épouses et des mères, nous avions même gardé dans des petites boites à souvenirs telle lettre ou photographie prouvant que nous avions eu dans nos vies des

moments où nous nous étions décidées à nous laisser aller et prendre nos envols. A moins que nous n'ayons tout jeté à la poubelle, ou tout brûlé pour faire disparaître les traces et que personne ne pense du mal de nous.

Elle brillait d'un éclat rose dans une robe étroite qui n'aurait jamais pu dissimuler des jambes imparfaites. Mince, en un sens fragile, mais qu'on sentait dure à l'intérieur d'elle-même. Elle n'avait pas changé de coiffure depuis l'école, une frange taillée juste au-dessus des sourcils, qui donnait à son visage une expression enfantine.

Elle nous salua joyeusement, comme si de rien n'était, comme si quinze ans n'étaient pas passés, eh ! salut les filles, super de vous voir ici, quel plaisir.

Nous lui avons répondu quelque chose du genre, salut, belle expo, ah, là-là… félicitations.

Des trucs comme ça.

Puis nous nous sommes embrassées.

Après quoi nous avons bu du vin ensemble. Puis ri. Et ensuite… sortant de la galerie d'un pas hésitant dans la nuit, éméchées, confuses, les cheveux en désordre, nous disant l'une à l'autre que ça chauffait dans nos têtes, que nous tenions plutôt la forme et qu'il n'y avait pas de quoi rentrer à la maison, et qu'on pourrait aller en boire un dernier, danser, faire la fête, nous avons senti monter une légèreté qui écartait de nous tout ce que les autres pourraient dire ou penser. Oui, nous eûmes à ce moment-là une énorme envie de faire ce qui n'est pas convenable, de ne pas nous calmer, nous retenir, nous mal conduire, et de ne pas en avoir honte.

Chacune se projeta dans sa tête ses aventures passées, des amours tenues au secret, les moments où nous nous étions laissées emporter. Les lieux, les dates, les visages de nos amants, leurs noms plus ou moins ordinaires, *neverending story* et *sexe débridé*.

Entre un et dix. Choisis. De onze à. Et retour. Et encore. Et toujours.